

pher des ennemis du prince, si un sophiste nous peut égorger au Capitole? »

Pour la première fois de sa vie, Dioclétien paraissait ému : même en laissant persécuter les fidèles, Dieu se servait de l'éloquence chrétienne pour semer les germes de la foi dans le sénat romain. La mâle simplicité du discours d'Eudore triomphait et des calomnies d'Hiéroclès, et des touchants souvenirs dont Symmaque avait environné la statue de la Victoire; tout semble annoncer que l'empereur va prononcer une sentence favorable aux chrétiens.

Hiéroclès, alarmé, voulait paraître calme et victorieux; mais la rage et la frayeur perçaient malgré lui dans ses regards : lorsqu'un tigre s'est précipité dans la fosse escarpée que creusa sous ses pas un berger de Libye, la bête féroce, après s'être longtemps débattue, se couche avec une apparente tranquillité au milieu de l'enceinte fatale; mais, à l'agitation de ses yeux et de ses lèvres sanglantes, on voit qu'elle ressent vivement la crainte et la douleur du piège où elle est tombée.

Galérius rendit bientôt l'espérance à son ministre. Ce fougueux César, accoutumé au langage déshonoré de ses flatteurs, s'indigne des accents de la vertu et de la noble assurance d'un homme de bien. Il déclare que si l'on ne punit pas les fidèles, il quittera la cour, et se mettra à la tête des légions d'Orient :

« Car ces ennemis du ciel porteraient sur moi leurs mains sacrilèges. »

Hiéroclès, reprenant son audace, fait observer qu'il y avait des mystères sur lesquels on ne s'expliquait point; qu'après tout, les factieux refusaient de sacrifier à l'empereur, et cherchaient par une éloquence séditieuse à soulever les soldats.

Trop accoutumé à céder à la violence de Galérius, Dioclétien fut effrayé de ses menaces. Il savait qu'en proscrivant les chrétiens il se privait d'un grand appui contre l'ambition de César; mais le vieillard n'avait plus la force d'envisager sans frémir les hasards d'une guerre civile. Satan achève d'épouvanter par un prodige l'esprit superstitieux de Dioclétien. Tout à coup le bouclier de Romulus se détache de la voûte du Capitole, tombe, blesse le fils de Lathénès, et va couvrir, en roulant, la louve de

bronze qui fut frappée de la foudre à la mort de Jules César. Galérius s'écrie :

« Vous le voyez, ô Dioclétien, le père des Romains n'a pu supporter les blasphèmes de ce chrétien ! Imitiez son exemple ; écrasez les impies, et protégez au Capitole le génie de l'empire. »

Alors Dioclétien, malgré les remords de sa conscience et les lumières de sa politique, promet de donner un édit contre les fidèles : mais, par une dernière ressource de son génie, il voulut que les dieux prononçassent dans leur propre cause, et l'aïdassent, avec Galérius, à porter le poids de l'exécration de l'avenir.

« Si la sibylle de Cumes, dit-il, approuve la résolution que vous me faites prendre, on publiera l'édit que vous demandez. Mais, en attendant la réponse de l'oracle, je veux qu'on laisse à tous les citoyens la jouissance de leurs droits et la liberté de leur culte. »

En prononçant ces derniers mots, l'empereur quitta brusquement le Capitole. Galérius et Hiéroclès sortirent triomphants : le premier, méditant les projets les plus ambitieux; le second, mêlant à ces mêmes projets des desseins d'amour et de vengeance. Constantin, accablé de douleur, se dérobe avec Eudore à la curiosité de la foule. L'enfer pousse un cri de joie, et les anges du Seigneur, dans une sainte tristesse, s'envolent aux pieds de l'Éternel.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

SOMMAIRE.

Navigation de Cymodocée. Elle arrive à Joppé. Elle monte à Jérusalem. Hélène la reçoit comme sa fille. Semaine sainte. Réponse de la sibylle de Cumes. Hiéroclès fait partir un centurion pour réclamer Cymodocée. Dioclétien donne l'édit de persécution.

Emportée par le souffle de l'ange des mers, Cymodocée versait des torrents de larmes. Euryméduse, qui accompagnait la

filles de Démocodocus, faisait retentir la galère de ses plaintes et de ses gémissements.

« O terre de Cécrops, disait-elle, terre où règnent un souffle divin et des génies amis des hommes, faut-il donc vous quitter sans retour? Qui me donnera des ailes pour revoir des lieux si agréables à mon cœur? J'arrêteraï mon vol sur le temple d'Homère, je porteraï à mon cher maître des nouvelles de sa Cymodocée! Vains désirs! Nous franchissons les plaines azurées d'Amphitrite, où les Néréïdes font entendre leurs concerts. Est-ce le désir des richesses qui nous oblige à braver la fureur de Neptune? L'intérêt a ses douceurs. Non, c'est un dieu plus puissant : le dieu qui fit mourir Ariadne loin des foyers de Minos, sur une rive déserte, le dieu qui força Médée à visiter les tours d'Iolchos et à suivre un héros volage. »

Le vaisseau s'avançait vers le dernier promontoire de l'Attique. Déjà Sunium élevait sur la pointe d'un rocher son beau temple : les colonnes de marbre blanc semblaient se balancer dans les flots avec la lumière dorée des étoiles. Cymodocée était assise sur la poupe ornée de fleurs, entre les statues d'ivoire de Castor et de Pollux. Sans les larmes qui coulaient de ses yeux, on l'eût prise pour la sœur de ces dieux charmants, prête à descendre avec Pâris dans l'île où la fille de Tyndare célébra son hymen avant d'aborder à Troie. Le vaisseau vole à la gauche des Cyclades blanchissantes, rangées au loin sur la mer comme une troupe de cygnes : dirigeant sa course au midi, il vient chercher les rivages de l'île de Chypre. On célébrait alors la fête de la déesse d'Amathonte : l'onde molle et silencieuse baignait le pied du temple de Dionée, bâti sur un promontoire au milieu des vagues tranquilles. De jeunes filles demi-nues dansaient dans un bois de myrtes, autour du voluptueux édifice ; de jeunes garçons, qui brûlaient de dénouer la ceinture des Grâces, chantaient en chœur la veillée des fêtes de Vénus. Ces paroles, apportées par le souffle des Zéphirs, parvenaient sur la mer jusqu'au vaisseau :

« Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé! Qu'il aime encore demain, celui qui a aimé!

« Ame de l'univers, volupté des hommes et des dieux, belle

« Vénus, c'est toi qui donnes la vie à toute la nature! Tu parais : les vents se taisent, les nuages se dissipent, le printemps renaît, la terre se couvre de fleurs, et l'Océan sourit. C'est Vénus qui place sur le sein de la jeune fille la rosé teinte du sang d'Adonis ; c'est Vénus qui force les nymphes à errer avec l'Amour, la nuit, sous les yeux de Diane rougissante. Nymphes, craignez l'Amour : il a déposé ses armes ; mais il est armé quand il est nu ! Le fils de Cythérée naquit dans les champs, il fut nourri parmi les fleurs. Philomèle a chanté sa puissance ; ne cédon point à Philomèle.

« Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé! Qu'il aime encore demain, celui qui a aimé!

« He heureuse, tout sur tes bords délicieux atteste les prodiges de l'Amour. Nautoniers fatigués des périls, attachez l'ancre à nos ports, et ployez à jamais vos voiles. Dans les bosquets d'Amathonte, vous ne livrez que de doux combats ; vous ne craignez plus les pirates, hors l'ingénieux Amour, qui vous prépare des liens de fleurs. Ce sont les Grâces qui filent ici les instants des mortels. Vénus, par un charme invincible, assoupit un jour les Parques au fond du Tartare : aussitôt Aglaé enlève la quenouille à Lachésis, Euphrosyne le fil à Clotho ; mais Atropos s'éveilla au moment où Pasithée allait lui dérober ses ciseaux. Tout cède à la puissance des Grâces et de Vénus!

« Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé! Qu'il aime encore demain, celui qui a aimé! »

Ces chants portaient le trouble dans l'âme des nautoniers. La proue d'airain fendait les vagues avec un bruit harmonieux : chargée des parfums de la fleur de l'oranger et de l'encens des sacrifices, la brise enflait doucement les voiles, et les arrondissait comme le sein d'une jeune mère.

Une langueur dangereuse s'emparait peu à peu de Cymodocée. Docile aux projets de Satan, Astarté, cet esprit impur qui triomphe dans les temples d'Amathonte, combat secrètement la fille d'Homère. Émue par les chants corrupteurs, elle descend au fond du vaisseau ; elle rêve à son époux ; elle ne sait comment régler les mouvements de son amour, pour ne pas blesser

sa religion nouvelle. Elle va consulter Dorothée : il lui conseille d'avoir recours au ciel ; le couple fidèle tombe à genoux , et adresse ses vœux au Tout-Puissant : le vent s'est élevé, les flots battent les deux flancs de la galère ; c'est le seul bruit qui accompagne la prière de l'amour : passion orageuse , que le matelot nourrit au milieu de la solitude des mers , comme le pâtre dans la profondeur des bois.

Dorothée et la fille de Démodocus étaient encore troublés par les souvenirs d'Amathonte , lorsqu'ils découvrirent le sommet du Carmel. Peu à peu la plaine de la Palestine sort de l'onde , et se dessine le long de la mer ; les montagnes de la Judée se montrent derrière cette plaine : le vaisseau vint en silence , au milieu de la nuit , jeter l'ancre dans le port de Joppé : plus sacré que le vaisseau d'Hiram chargé des cèdres du temple , il portait le temple vivant de Jésus-Christ , et l'innocence , préférable au bois parfumé. Les passagers chrétiens descendent au rivage ; ils se prosternent , et baisent avec transport la terre où s'accomplit leur salut. Dorothée et la jeune catéchumène se réunissent à une troupe de pèlerins qui devaient partir au point du jour pour Jérusalem.

L'aube avait à peine blanchi les cieux , que l'on entendit la voix de l'Arabe conducteur de la troupe : il entonnait le chant du départ de la caravane. Aussitôt les pèlerins s'apprentent , les dromadaires fléchissent les genoux , et reçoivent sur leurs dos voûtés les pesants fardeaux ; les ânes robustes , les cauales légères , portent les voyageurs. Cymodocée , qui attirait tous les regards , était assise , avec sa nourrice , sur un chameau orné de tapis , de plumes et de banderoles : Rebecca montra moins de pudeur quand elle se voila la tête en apercevant Isaac qui venait au-devant d'elle ; Rachel parut moins belle aux yeux de Jacob lorsqu'elle quitta ses pères , emportant ses dieux domestiques. Dorothée et ses serviteurs marchaient aux côtés de la fille de Démodocus , et veillaient aux pas de son chameau.

On quitte les murs de Joppé , qu'embellissent des bois de lentisques et de grenadiers , semblables à des rosiers chargés de pommes rouges ; on traverse la plaine de Saron , qui , dans l'Écriture , partage avec le Carmel et le Liban l'honneur d'être

l'image de la beauté : elle était couverte de ces fleurs dont Salomon , dans toute sa pompe royale , ne pouvait égaler la magnificence. Bientôt on pénètre dans les montagnes de Judée par le hameau qui vit naître l'heureux coupable à qui Jésus-Christ promit le ciel sur la croix. Les pieux voyageurs vous saluèrent aussi , berceau de Jérémie , vous qui respirez encore la tristesse du prophète des douleurs ! Ils franchissent le torrent qui fournit au berger de Bethléem les pierres dont il frappa le Philistin ; ils s'enfoncent dans un désert où des figuiers sauvages , clair-semés , étalaient au vent brûlant du midi leurs feuilles noircies : la terre , qui jusque-là avait conservé quelque verdure , se dépouille ; les flancs des monts s'élargissent , et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile : peu à peu la végétation se retire et meurt ; les mousses même disparaissent ; une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers. Parvenus à un col élevé , tout à coup les pèlerins découvrent un vieux mur , surmonté de la cime de quelques édifices nouveaux. Le guide s'écrie : « Jérusalem ! » et la troupe , soudain arrêtée par un mouvement involontaire , répète : « Jérusalem ! Jérusalem ! »

A l'instant les chrétiens se précipitent de leurs cauales ou de leurs chameaux. Ceux-ci se prosternent trois fois , ceux-là se frappent le sein en poussant des sanglots ; les uns apostrophent la ville sacrée dans le langage le plus pathétique ; les autres restent muets d'étonnement , le regard attaché sur Jérusalem. Mille souvenirs accablent à la fois le cœur et l'esprit : souvenirs qui n'embrassent rien moins que la durée du monde. O muse de Sion , toi seule pourrais peindre ce désert , qui respire la divinité de Jéhovah et la grandeur des prophètes !

Entre la vallée du Jourdain et les plaines de l'Idumée s'étend une chaîne de montagnes qui commence aux champs fertiles de la Galilée , et va se perdre dans les sables de l'Yemen. Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride , fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant , pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres , sur un terrain inégal et penchant , dans l'enceinte d'un mur jadis ébranlé sous les coups

du bélier, et fortifié par des tours qui tombent, on aperçoit de vastes débris; des cyprès épars, des buissons d'aloès et de nopals, quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent cet amas de ruines : c'est la triste Jérusalem.

Au premier aspect de cette région désolée, un grand ennui saisit le cœur. Mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe; le voyageur éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, l'humble hysope, le cèdre superbe, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là : chaque nom renferme un mystère, chaque grotte déclare l'avenir, chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts, attestent le prodige; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel.

La pieuse Hélène a porté ses pas à cette terre sacrée : elle veut arracher le tombeau de Jésus-Christ aux profanations de l'idolâtrie; elle veut renfermer dans de majestueux édifices tant de lieux consacrés par les paroles et les douleurs du Fils de Dieu. Elle appelle de toutes les parties du monde les chrétiens à son secours; ils descendent en troupes aux rivages de la Syrie : les pieds nus, les yeux baignés de pleurs, ils s'avancent, en chantant des cantiques, vers la montagne où s'opéra le salut des hommes. Dorothée conduit aussi à ce sanctuaire la catéchumène que la mère de Constantin doit instruire et protéger.

La caravane entre par la porte du château qui vit depuis s'élever la tour des Pisans et l'hospice des braves chevaliers du Temple. Le bruit se répand aussitôt que le premier officier de la maison de l'empereur est arrivé avec une catéchumène plus belle que Mariamne, et qui semble aussi malheureuse. Hélène fait appeler Dorothée. Elle frémit au récit des maux qui menacent l'Église : elle reçoit l'épouse du défenseur des chrétiens

avec la noblesse d'une impératrice, la bonté d'une mère et le zèle d'une sainte.

« Esther, lui dit-elle, j'aime à trouver dans vos traits une jeune femme que j'ai vue souvent en songe assise à la droite de la divine Marie. Vous n'avez point connu de mère, je vous en servirai. Remerciez Dieu, ma fille, de vous avoir conduite au tombeau de Jésus-Christ. Ici les plus hautes vérités de la foi semblent s'abaisser, et devenir sensibles, aux cœurs les plus simples. »

A ces touchantes paroles, Cymodocée verse des pleurs d'attendrissement et de respect. Comme on voit une vigne qu'un violent orage a détachée de l'ormeau qui la soutenait dans les airs; ses tendres rameaux couvrent la terre; mais si on lui présente un autre appui, elle embrasse aussitôt l'arbre secourable, et présente de nouveau aux rayons du soleil son feuillage délicat : ainsi la fille de Démodocus, séparée de son père, s'attache étroitement à la mère de l'ami d'Eudore.

Cependant Hélène fait partir des messagers qui vont porter aux sept Églises d'Asie l'annonce de la persécution prochaine; elle daigne en même temps montrer elle-même à l'épouse d'Eudore et à Dorothée les immenses travaux qui doivent faire renaitre la cité de Salomon. Le bois consacré à Vénus sur le mont Calvaire était abattu; la vraie croix était retrouvée. Un homme, que la présence de cette croix miraculeuse avait arraché au cercueil, racontait les choses d'une autre vie dans cette Jérusalem tant de fois instruite par les morts des secrets du tombeau.

Au pied de la montagne de Sion, qui porte à son sommet le monument en ruine de David, s'élève une colline à jamais célèbre sous le nom de Calvaire. Au bas de cette colline sacrée, Hélène avait fait enfermer le sépulcre de Jésus-Christ dans une basilique circulaire de marbre et de porphyre. Éclairé par un dôme de bois de cèdre, placé au centre de l'église, et revêtu d'un catafalque de marbre blanc, le saint tombeau servait d'autel dans les grandes solennités. Une obscurité favorable au recueillement de l'âme régnait au sanctuaire, dans les galeries et

les chapelles de l'édifice. Des cantiques s'y faisaient entendre à toutes les heures du jour et de la nuit. On ne sait d'où partent ces concerts : on respire l'odeur de l'encens, sans apercevoir la main qui le brûle ; on voit passer dans l'ombre, et s'enfoncer dans les détours du temple, le pontife qui va célébrer les redoutables mystères, aux lieux mêmes où ils se sont accomplis.

Cymodocée contemple en silence les merveilles chrétiennes : fille de la Grèce, elle admire les chefs-d'œuvre des arts créés par la puissance de la foi, au milieu des déserts. Les portes du nouvel édifice attirent surtout ses regards. Elles étaient de bronze, et roulaient sur des gonds d'argent et d'or. Un solitaire des rives du Jourdain, animé de l'esprit prophétique, avait donné le dessin de ces portes à deux célèbres sculpteurs de Laodicée. On voyait la ville sainte, tombée au pouvoir d'un peuple infidèle, assiégée par des héros chrétiens : on les reconnaissait à la croix qui brillait sur leurs habits. Le vêtement et les armes de ces héros étaient étrangers, mais les soldats romains croyaient retrouver quelques traits des Francs et des Gaulois parmi ces guerriers à venir. Sur leur front éclataient l'audace, l'esprit d'entreprise et d'aventure, avec une noblesse, une franchise, un honneur, ignorés des Ajax et des Achille. Ici le camp paraissait ému à la vue d'une femme séduisante, qui semblait implorer le secours d'une troupe de jeunes princes ; là, cette même enchantresse enlevait un héros sur les nuages, et le transportait dans des jardins délicieux ; plus loin, une assemblée d'esprits de ténèbres était convoquée dans les salles brûlantes de l'enfer ; le rauque son de la trompette du Tartare appelle les habitants des ombres éternelles ; les noires cavernes en sont ébranlées, et le bruit, d'abîme en abîme, roule et retombe. Avec quel attendrissement Cymodocée aperçut une femme mourante sous l'armure d'un guerrier ! Le chrétien qui lui perça le sein va tout en pleurs puiser de l'eau dans son casque, et revient donner une vie éternelle à la beauté qu'il priva d'un jour passager. Enfin la cité sainte est attaquée de toutes parts, et l'étendard de la croix flotte sur les murs de Jérusalem. L'artiste divin avait aussi représenté, parmi tant de merveilles, le poète qui devait un

jour les chanter : il paraissait écouter au milieu d'un camp le cri de la religion, de l'honneur et de l'amour ; et, plein d'un noble enthousiasme, il écrivait ses vers sur un bouclier.

Cependant le temps, qui fuit sans cesse, avait ramené la veille du jour douloureux où Jésus-Christ expira sur la croix. Cymodocée, avec une troupe de vierges choisies, accompagne Hélène au tombeau du Sauveur. La nuit était au milieu de son cours, le Saint-Sépulchre était rempli de fidèles, et pourtant un profond silence régnait dans ce lieu sacré. Le chandelier à sept branches brûlait devant l'autel ; quelques lampes éclairaient à peine le reste de l'édifice ; toutes les images des martyrs et des anges étaient voilées ; le sacrifice était suspendu, et l'hostie déposée dans le saint tombeau. Hélène se place au milieu de la foule : elle avait quitté son diadème ; elle ne voulait pas ceindre son front d'une couronne de diamants dans ces lieux où le Rédempteur avait porté une couronne d'épines. L'habileté de Cymodocée dans l'art des chants était déjà connue de ses compagnes ; elles avaient invité la fille d'Homère à soupirer les plaintes de Jérémie. Hélène l'encourage d'un regard. Cymodocée s'avance au pied de l'autel : elle était vêtue d'une robe de bysse aurore, attachée par une ceinture de soie, et bordée de grenades d'or, à la manière des filles juives ; ses cheveux, son cou et ses bras étaient chargés, pour un moment, de croissants, de bandelettes de cinq couleurs, de bracelets, de pendants d'oreilles et de colliers : telle parut aux yeux des Israélites Michol, épouse promise à David pour prix de sa victoire sur les Philistins ; tel un palmier de Syrie orne sa tête de ses fruits, enchaînés comme des cristaux de corail à des filets d'ambre. Cymodocée, élevant une voix pure, fait entendre ces lamentations :

« Comment la ville autrefois pleine de peuple est-elle assise
 « dans la solitude ? Comment l'or est-il obscurci ? Comment les
 « pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées ? La maîtresse
 « des nations est veuve ; la reine des provinces est sujette au
 « tribut. Les rues de Sion pleurent, les portes sont détruites,
 « les prêtres gémissent, les vierges sont désolées. O race de
 « Juda, vous avez été traitée comme un vase d'argile ! Jérusalem,
 « Jérusalem, dans un moment tu vis tomber l'orgueil

« de tes tours, et tes ennemis plantèrent leurs tentes à l'endroit
« même où le Juste, pleurant sur toi, avait prédit ta ruine. »

Ainsi chantait Cymodocée sur un mode pathétique, transmis aux chrétiens par la religion des Hébreux. De temps en temps des trompettes d'airain mêlaient leurs gémissements aux plaintes de Jérémie. Quelle éloquence dans ces leçons, redites sur les ruines de Jérusalem, près du temple dont il ne restait pas pierre sur pierre, et à la veille d'une persécution ! La voix émue d'une jeune fille séparée de son père, et tremblant pour les jours de son époux, ajoutait un charme à ces cantiques. Les prières continuent jusqu'au lever de l'aurore : alors se prépare la procession solennelle qui doit parcourir la voie Douloureuse.

La vraie croix, portée par quatre évêques, confesseurs et martyrs, marche à la tête du troupeau. Allongé sur deux files, un nombreux clergé, en silence et en habits de deuil, suit le signe de la rédemption des hommes. Viennent ensuite les chœurs des vierges et des veuves, les catéchumènes qui doivent entrer dans le sein de l'Église, les pécheurs qui vont être réconciliés. L'évêque de Jérusalem, la tête découverte, une corde au cou en signe d'expiation, termine la pompe. Hélène marche derrière lui, appuyée sur l'épouse du défenseur des chrétiens : la troupe innombrable des fidèles, l'orphelin, l'aveugle, le boiteux, accompagnent, pleins d'espérance, cette croix qui guérit l'infirme et console l'affligé.

On sort par la porte de Bethléem, et, tournant au levant, le long de la piscine de Bethsabée, on descend vers le puits de Néphi, pour remonter à la fontaine de Siloé. A l'aspect de la vallée de Josaphat remplie de tombeaux, de cette vallée où la trompette de l'ange du jugement doit rassembler les morts, une sainte terreur saisit l'âme des fidèles. La pompe religieuse passe au pied du mont Moria, et traverse le torrent de Cédron, qui roulait une eau fangeuse et rougie ; elle laisse à droite les sépultures de Josaphat et d'Absalon, et vient prier au jardin des Oliviers, à l'endroit même que le Fils de l'Homme arrosa d'une sueur de sang. A chaque station un prêtre explique au peuple, ou le miracle, ou la parole, ou l'action dont ce lieu sacré fut témoin. La porte des Palmes s'ouvre, et la procession rentre

dans Jérusalem. Au travers des décombres entassés, elle parvient aux ruines du palais du prétoire, près de l'enceinte du temple : c'est là que commence le chemin du Calvaire. Le prêtre qui doit parler à la foule ne peut lire l'évangile, à cause des pleurs qui tombent de ses yeux : à peine on entend sa voix altérée :

« Mes frères, s'écrie-t-il, là s'élevait la prison où il fut couronné d'épines ! De ce portique en ruine, Pilate le montra aux Juifs, en leur disant : « Voilà l'homme ! »

A ces paroles, les chrétiens éclatent en sanglots. On marche vers le Calvaire : le prêtre décrit de nouveau la voie Douloureuse :

« Là fut la maison du riche ; là Jésus-Christ tomba sous sa croix ; plus loin l'Homme-Dieu dit aux femmes : « Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos fils. »

On arrive au sommet du Calvaire ; on y plante le signe du salut des hommes : à l'instant le soleil se couvre de ténèbres, la terre tremble, le voile du nouveau temple se déchire. Immortels témoins de la passion du Sauveur, vous vous rassemblâtes autour de la vraie croix : on vit descendre du ciel Marie mère de pitié, Madeleine pénitente, Pierre qui pleura son péché, Jean qui n'abandonna pas son maître, l'esprit redoutable qui présenta le calice amer au Rédempteur du monde, et l'ange de la mort encore épouvanté du coup qu'il porta au Fils de l'Éternel.

Bien différent fut le jour de triomphe qui suivit ce jour de deuil ! Les images des saints sont dévoilées, le feu nouveau est béni devant l'autel, l'antique *alleluia* de Jacob ébranle les voûtes de l'église :

« O fils, ô filles de Sion, le Roi des cieux, le Roi de gloire
« va sortir du tombeau ! Quel est cet ange vêtu de blanc, assis
« à l'entrée du sépulcre ? Apôtres, accourez ! Heureux ceux
« qui croiront sans avoir vu ! »

Le peuple répète en chœur cet hymne des bénédictions et des louanges.

Mais rien n'égale la félicité des catéchumènes qui dans ce jour solennel passent au rang des élus. Tous, vêtus de blanc et couronnés de fleurs, reçoivent sur le front l'eau pure qui les

rend à l'innocence des premiers jours du monde. Cymodocée contemplait avec envie la félicité de ces nouveaux chrétiens ; mais la fille d'Homère n'était point encore assez instruite des vérités de la foi. Cependant elle touchait à l'heureux moment de son baptême ; elle ne devait plus acheter que par une dernière épreuve le bonheur de partager la religion de son époux.

Tandis que , sous la protection d'Hélène , elle se croit à l'abri de tous les dangers , déjà s'avance vers Jérusalem le centurion qui poursuit la colombe fugitive. L'aruspice qui devait consulter la sibylle de Cumes sur le sort des chrétiens avait quitté Rome ; il était accompagné d'un satellite d'Hiéroclès , chargé secrètement au nom de Galérius de se rendre l'oracle favorable : aussitôt que la prêtresse aurait prononcé l'arrêt fatal , le ministre du proconsul avait ordre de s'embarquer pour la Syrie , de saisir Cymodocée dans la ville sainte , de réclamer cette nouvelle Virginie au tribunal d'un nouvel Appius , comme une esclave chrétienne échappée à son maître.

Le prince des ténèbres , poursuivant ses desseins , avait volé de Rome à Cumes , afin d'inspirer à la sibylle l'oracle trompeur qui devait perdre les fidèles. Il découvre avec complaisance le lac Averno , environné d'une sombre forêt. C'est par une ouverture voisine de ces lieux que souvent les démons s'élancent du sein des ombres : du fond de ce soupirail empesté , ils se plaisent à répandre chez les peuples mille fables obscures touchant les vastes demeures de la nuit et du silence. Mais ces anges criminels trahissent malgré eux le secret de leurs douleurs : car ils placent sur le chemin de leur empire les Remords couchés sur un lit de fer ; la Discorde aux crins de couleuvres , rattachés par des bandelettes sanglantes ; les vains Songes suspendus aux branches d'un orme antique ; le Travail , les Chagrins , l'Épouvante , la Mort , et les Joies coupables du cœur.

L'Éternel , qui voit Satan s'avancer vers l'autel de la sibylle , s'oppose à l'entier accomplissement des projets de l'enfer. Si Dieu , dans la profondeur de ses conseils , souffre que son Église soit persécutée , il ne permet pas que les démons puissent s'en attribuer la coupable gloire ; même en châtiant les chrétiens , il songe à humilier les esprits rebelles. Il veut que les faux ora-

cles se taisent , et que les idoles , s'avouant vaincues , reconnaissent enfin le triomphe de la croix.

Un ange , chargé des ordres du Très-Haut , descend aussitôt sur la colline où Dédale , après avoir franchi les cieus , consacra , dit la fable , ses ailes au génie de la lumière. Le messager céleste pénètre dans le temple de la sibylle. L'aruspice envoyé par Dioclétien offrait dans ce moment même un sacrifice. Quatre taureaux tombent égorgés en l'honneur d'Hécate ; on immole une brebis noire à la Nuit , mère des Euménides ; le feu est allumé sur les autels de Pluton ; les victimes entières sont précipitées dans la flamme , et des flots d'huile inondent leurs entrailles brûlantes. On invoque le Chaos , le Styx , le Phlégéton , les Parques , les Furies , divinités infernales : on leur dévoue la tête des chrétiens. A peine l'odieux sacrifice est consommé , que la sibylle , hors d'elle-même , s'écrie :

« Il est temps de consulter l'oracle : le dieu ! voilà le dieu ! »

Tandis qu'elle parle à l'entrée du sanctuaire , Satan agite tout à coup la prêtresse des idoles. Les traits de la sibylle s'altèrent , son visage change de couleur , ses cheveux se hérissent , sa poitrine se soulève , sa taille s'agrandit , sa voix n'a plus rien d'une mortelle. Assise sur le trépied , elle lutte encore contre l'inspiration du prince des ténèbres.

« Puissant Apollon , s'écrie l'aruspice , dieu de Sminthe et de Délos , vous que le destin a choisi pour dévoiler l'avenir aux mortels , daignez m'apprendre quel sera le sort des chrétiens ! Le pieux empereur doit-il faire disparaître de la terre les sacrilèges ennemis des dieux ? »

A ces mots , la prêtresse se lève trois fois avec violence ; trois fois une force surnaturelle la rassemble sur le trépied : les cent portes du sanctuaire s'ouvrent pour laisser passer les paroles prophétiques. O prodige ! la sibylle reste muette. En vain , fatiguée par le démon , elle cherche à rompre le silence ; elle ne rend que des sons confus et inarticulés. L'ange du Seigneur s'est dévoilé aux yeux de la prêtresse : la bouche entr'ouverte , les yeux égarés , les cheveux épars , elle le montre de la main aux spectateurs ; ils ne voient point l'apparition céleste , mais ils sont saisis d'épouvante. Domptée par l'esprit de l'abîme , et faisant

un dernier effort, la sibylle veut ordonner la proscription des chrétiens, et elle ne prononce que ces mots :

« Les justes qui sont sur la terre m'empêchent de parler. »

Satan, vaincu par cet oracle, s'envole plein de honte et de douleur, sans perdre toutefois l'espérance et sans abandonner ses projets. Ce qu'il n'a pu faire lui-même, il le fera par les passions des hommes. L'aruspice confie la réponse des dieux à un cavalier numide, plus léger que les vents : Dioclétien la reçoit ; le conseil s'assemble.

« Ces prétendus justes, s'écrie Hiéroclès, ce sont les chrétiens. L'oracle les désigne, par dérision, sous le nom qu'ils se donnent eux-mêmes. Auguste, ce sont donc les chrétiens qui font taire la voix du ciel ! tant ces monstres sont en horreur aux dieux et aux hommes ! »

Dioclétien, secrètement troublé par l'antique serpent, est frappé de l'explication d'Hiéroclès. Il ne voit plus ce que l'oracle a de favorable aux fidèles. La superstition étouffe la sagesse : il craint de favoriser des hommes dévoués aux Furies. Cependant il hésite encore. Alors un bruit se répand, dans le conseil, que les chrétiens ont mis le feu au palais. Galérius, par l'avis d'Hiéroclès, avait préparé cet incendie, afin de triompher des incertitudes de l'empereur. Aussitôt César, affectant un air consterné :

« Il est bien temps de délibérer, quand des scélérats vont vous faire périr au milieu des flammes ! »

A ces mots, tout le conseil, ou séduit ou trompé, demande la mort des impies ; et l'empereur, effrayé lui-même, ordonne de publier l'édit de persécution.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

SOMMAIRE.

Joie de l'enfer. Galérius, conseillé par Hiéroclès, force Dioclétien à abdiquer. Préparation des chrétiens au martyre. Constantin, aidé par Eudore,

échappe de Rome et fuit vers Constance. Eudore est jeté dans les cachots. Hiéroclès, premier ministre de Galérius. Persécution générale. Le démon de la tyrannie porte à Jérusalem la nouvelle de la persécution. Le centurion envoyé par Hiéroclès met le feu aux lieux saints. Dorothee sauve Cymodocée. Rencontre de Jérôme dans la grotte de Bethléem.

Depuis le jour où Satan vit la première femme porter à sa bouche le fruit de mort, il n'avait pas ressenti une telle joie. « Enfer, s'écriait-il, ouvrez vos abîmes pour recevoir les âmes que le Christ vous avait arrachées ! Le Christ est vaincu, son empire est détruit ; l'homme m'appartient sans retour. »

Ainsi parlait le prince des ténèbres : sa voix pénètre dans le gouffre des douleurs. Les réprouvés crurent entendre de nouveau la sentence fatale, et poussèrent des cris affreux au milieu des flammes. Tout ce qui restait de démons au fond de la nuit éternelle accourut sur la terre. L'air fut obscurci de cet essaim d'esprits immondes. Le chérubin qui dirige le cours du soleil recula d'horreur, et couvrit son front d'un nuage sanglant ; des voix lamentables sortirent du sein des forêts ; sur les autels des faux dieux, les idoles laissèrent échapper un effroyable sourire ; les méchants de toutes les parties du globe sentirent au même moment un nouvel attrait vers le mal, et enfantèrent des projets de révolutions.

Hiéroclès surtout est emporté par une ardeur irrésistible ; il veut mettre la dernière main à son ouvrage. Tandis que Dioclétien règne encore, l'apostat ne peut jouir d'une autorité absolue. Le sophiste saisit donc le moment favorable ; et s'adressant Galérius, dont il connaît les passions :

« Prince, voulez-vous régner ? vous n'avez pas un instant à perdre. Auguste vient de se priver de l'appui des chrétiens. En exterminant ces factieux, vous serez à couvert de la haine qu'entraîne quelquefois une mesure sévère, puisque l'édit est donné sous le nom de l'empereur. Dioclétien est effrayé de la résolution qu'il a prise : profitez de ce moment de crainte ; représentez au vieillard qu'il est temps pour lui de goûter le repos, et de laisser à un héros plus jeune le soin d'exécuter des ordres d'où dépend le salut de l'empire. Vous nommerez des Césars de votre choix ; vous ferez régner la sagesse : le présent vous devra